

Les modistes sorties de l'ombre

Hélène Gagnon et Linda Lapointe

Numéro 25, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, H. & Lapointe, L. (1984). Les modistes sorties de l'ombre. *Continuité*, (25), 29–30.

Au-delà de la fonction esthétique du chapeau qu'en est-il de sa fabrication artisanale? À partir du métier exercé par des hommes en Nouvelle-France, toute une activité artisanale s'est développée, jusqu'à l'émergence de la modiste de chapeaux, métier qui existe encore aujourd'hui.

DES CHAPELIERS AUX MODISTES

Dès le milieu du XVII^e siècle, parallèlement à la France, on fabriquait des chapeaux au Canada. À l'époque, l'industrie de la chapellerie, avec le fameux «chapeau de castor», connaît un avenir florissant étendant même ses activités jusqu'à expédier des chapeaux en France. Cependant, en 1736, devant l'importance croissante de ce marché canadien en France, le roi intervint, donnant l'ordre de détruire toute fabrication de chapeaux au Canada. L'interdiction marque la fin de cette industrie en Nouvelle-France.

Bien implantée pendant le régime français, cette industrie connaît un ralentissement au début du régime anglais. La tradition du XVII^e siècle des chapeliers fabriquant leur propre cloche de feutre semble disparue¹. Au début du XIX^e siècle, l'avènement des cloches de feutre préfabriquées, importées d'Europe, simplifie sensiblement les opérations. Les activités de chapellerie diminuent puisque les importations européennes répondent bien aux besoins.

L'importance que prend la mode féminine à la fin du XIX^e siècle fait naître le métier de modiste de chapeaux. À Québec, les ateliers se développent. Nous assistons à l'arrivée de grands noms tels que J.B. Laliberté et Holt Renfrew (vers 1874). On délaisse graduellement le terme de «chapelier», métier exercé par des hommes, mais on utilisera à l'occasion l'expression «chapelière» pour signifier les marchandes de chapeaux. On adopte l'appellation de «modiste» pour identifier les femmes, de plus en plus nombreuses, qui travaillent

LES MODISTES SORTIES DE L'OMBRE



dans les ateliers des grands magasins ou à leur propre compte.

UN MÉTIER CRÉATIF

Une rencontre avec Joséphine Gauthier-Larouche et Marguerite Matte nous introduit dans ce monde discret des modistes de chapeaux. À la lumière de leurs souvenirs, nous revivons avec elles ce métier si longtemps pratiqué dans

Mlle Matte s'affairant à une de ses créations.

l'ombre, dans un monde essentiellement féminin.

À travers les récits légèrement teintés de nostalgie de Joséphine Gauthier-Larouche, nous découvrons la modiste des années vingt. «Dans notre

temps, les chapeaux c'était important», nous précise-t-elle. Nous l'écoutons revivre les longues journées passées dans la boutique, où les feutres et les pailles glissent et se transforment, sous ses mains agiles, en de nouveaux modèles. Son travail est plutôt individuel, ponctué par les visites des clientes qui viendront la motiver, voire même la préoccuper, puisqu'elle aura à satisfaire leurs désirs ou à leur conseiller un modèle à la mode. «C'est ce qui rend notre métier intéressant», renchérit-elle.

Son approche, comme dans bien d'autres métiers traditionnels, ne nécessite aucun outil spécialisé. Son travail s'accomplit avec des objets quotidiens (ciseaux, aiguilles, fer à repasser, etc.). Elle utilise principalement des cloches de feutre préfabriquées qu'elle façonne sur les formes en bois avec l'aide d'un linge préalablement humidifié et réchauffé sur le poêle à bois. «Avec le temps la modiste se perfectionne, même que [...] au bout d'un an, les chapeaux étaient déjà plus beaux...».

Malgré cette apparente simplicité, la modiste devait adapter ses matériaux et ses créations aux saisons. C'est ainsi que la cloche de feutre de l'automne et de l'hiver et les capelines de



Gagnon/Lapointe

paille du printemps et de l'été seront déposées sur une forme en bois ou en métal pour être transformées par les mains habiles de la modiste. Les écarts entre les saisons seront comblés par le chapeau de tissus, de fleurs ou de plumes bâti sur des formes en «bocrème» (entoilage rigide) ou sur des sparteries en broche. Chaque chapeau sera décoré de plumes, de fleurs, de rubans se-

lon l'imagination et la fantaisie de la modiste.

Le début du siècle marque l'âge d'or du métier: en 1917, à Saint-Grégoire de Montmorency, Joséphine Gauthier-Larouche nous précise qu'il y avait en moyenne deux à trois modistes, pour environ 5 000 habitants. Sa production est régulière, soumise aux impératifs de la mode et des saisons, rythmée par les fortes demandes de Pâques et des mariages.

Attirées par la beauté du chapeau ou tout simplement par le goût de la mode, bon nombre de femmes succéderont à Joséphine Gauthier-Larouche. L'apprentissage du métier se fait par la transmission des connaissances venant de la mère, d'une soeur, d'une amie ou par le biais

bientôt trente ans, dans la boutique attenante à son domicile; malgré la propagation des produits manufacturés, elle offre encore une production artisanale et personnalisée à sa clientèle. Sa technique a peu changé: même l'introduction de la forme chauffante électrique n'a pas supplanté entièrement la traditionnelle forme en bois qu'elle apprécie toujours.

Vers les années soixante-dix, lorsque l'Église abolit l'obligation de port de chapeau à la messe, le chapeau perd sa signification religieuse, ce qui affecte sensiblement la production artisanale. Les clientes de Joséphine Gauthier-Larouche, qui allaient jusqu'à s'endetter pour s'offrir un magnifique chapeau pour Pâques, se font plus rares.



Vers 1890, les boutiques de modistes de l'escalier Casse-cou, rue Champlain à Québec.

Archives photographiques Nolman



L'artisan Joa tenant un «feutre». Devant elle, des formes de bois et une forme chauffante électrique.

de cours. La formation nécessite un apprentissage dans un atelier ou chez une modiste, le temps de maîtriser les techniques de base propres aux différents matériaux des chapeaux des quatre saisons. Par la suite, les modistes pratiqueront à leur compte ou se feront engager par l'un des ateliers des grands magasins ou des grossistes (Liberté, Holt Renfrew, etc.)

LE CHAPEAU AUJOURD'HUI

Marguerite Matte est aussi modiste. Elle pratique depuis

Aujourd'hui, certains modèles portés par des personnalités, tels que le «Lady Di», le «Davy Crockett» et quelques autres existent encore. Mais la couleur sociale dont était investi le chapeau, qui indiquait le rang ou la classe de celle qui le portait, est presque disparue. Les commandes d'un chapeau semblable à celui de Madame la mairesse, mais possédant un petit quelque chose de spécial, n'existent plus. Aujourd'hui, certaines artisanes comme Joa, recréent d'anciens chapeaux ou s'en

inspirent pour concevoir de nouveaux modèles, en utilisant la même technique traditionnelle. Cependant, la demande actuelle reste faible pour le chapeau issu de l'esprit créateur de sa conceptrice. Il demeure un complément de luxe, réservé aux quelques audacieuses qui se laissent conquérir et osent abandonner tuque et coiffure de laine.

UN MÉTIER FÉMININ

«... c'est un métier où chacun fait son petit bonhomme de chemin...», précise Mme Gauthier-Larouche. C'est un métier étranger à d'autres métiers (comme celui de forgeron) hautement valorisés par leur produit, alors que le caractère esthétique du chapeau ne préoccupait aucunement les hommes. Ils remarquaient sans aucun doute les chapeaux que portaient les femmes sans toutefois les retracer jusqu'à leur conceptrice. Alors que les chapeaux masculins étaient pour la plupart manufacturés en Angleterre puis exportés au Canada,

le chapeau féminin était le résultat d'un travail individuel féminin, noyé dans cette époque transitoire de la révolution industrielle. Cet aspect presque «mystérieux» du métier se dégage des propos des modistes. Il transparait dans leur modestie et leur aptitude à composer avec les moeurs de l'époque pour maintenir et élargir leur pratique. Certaines entretiendront une fabrication limitée pour une clientèle réduite après leur mariage; d'autres demeurant célibataires, exercent leur métier sans interruption.

Ainsi, le métier de modiste forma-t-il quelques grandes créatrices dont l'inestimable contribution éleva certaines d'entre elles au rang d'artiste. Joséphine Gauthier-Larouche et Marguerite Matte font partie de ce groupe de grandes innovatrices. ■ Hélène Gagnon et Linda Lapointe

1) Plusieurs opérations (foulage, dressage sur forme, secouage, carbonnage, etc.) étaient effectuées à partir de matières premières telles que la laine, le poil de castor ou de lapin, afin d'obtenir une forme hémisphérique sans bord appelée «cloche de feutre».